

## Le mystère de l' Incarnation, révélation du Dieu trinitaire comme Dieu vulnérable

***(La kénose de Dieu : icône de la Vie Consacrée).***

*Tout jeune déjà, j'ai ressenti un appel insistant à vivre une vie contemplative insérée au milieu des plus pauvres de ce monde, ayant l'intuition confuse qu'il n'est possible de rencontrer le Dieu de Jésus qu'en ce lieu-là. Je suis en quête de ce Dieu, que me révèlent les pauvres du Pérou, depuis quarante-quatre ans en accompagnant la spiritualité de l'« autre » dans les Andes. Les réflexions que je partage ici sont le fruit de la rencontre quotidienne, modeste et respectueuse, avec la spiritualité andine des indigènes aymaras de l' Altiplano, non pas à partir de concepts trompeurs mais à partir du cœur.*

\*

Ils sont nombreux ceux qui, avant moi, depuis Saint Paul<sup>1</sup>, ont contemplé et parlé de la fragilité de Dieu. En ce qui me concerne, trois auteurs contemporains ont influencé profondément mon expérience de foi et ma réflexion sur ce que Kierkegaard appelle « le scandale chrétien ». Il s'agit de François Varillon et de Maurice Zundel, du côté chrétien, mais aussi de Martin Buber, quant à la perspective juive.

Cependant, je ne connais pas, personnellement, d'auteurs qui aient abordé la conviction typiquement chrétienne de la Trinité sous l'angle de la fragilité de Dieu, ce que Paul appelle « l'abaissement » du divin en Christ<sup>2</sup>. En tout état de cause, je considère la foi trinitaire, en son articulation intime avec le mystère de la Création-Incarnation, comme la grande nouveauté chrétienne, le renversement révolutionnaire du Christianisme, pour cde qui est non seulement de son image de Dieu, mais aussi de sa nouvelle anthropologie.

\*

*Dans cette intuition, m'accompagnent la cosmovision (et la Théo-vision) andines, entièrement construites sur la base de l'« ayni », la réciprocité. Dans ce cadre, toutes les créatures, en solidarité mutuelle et égalité absolue, sans hiérarchie, ont comme unique mission la construction, le maintien et la restauration permanente de l'harmonie universelle. Dans les Andes, l'expérience individuelle n'existe pas. Dieu lui-même n'est pas considéré comme un centre, mais comme une présence cosmique vitale enveloppante, dynamique. Je comprends la cosmovision et l'anthropologie andines comme une culture acentrique, où la relation de mutuelle harmonisation synthétise toute l'utopie humaine et*

---

<sup>1</sup> Ph2, 1-11

<sup>2</sup> Raymond Panikkar a abordé plusieurs fois la thématique trinitaire, mais dans une perspective différente de celle que j'assume ici, me semble-t-il.

*toute la théologie. Sans aucun doute, je suis profondément influencé par cette lecture quand j'aborde la foi trinitaire.*

\*

Cette triade originale (image de Dieu, Création-Incarnation, anthropologie) débouche, tout naturellement, sur une nouvelle proposition de relations humaines (le Royaume) dont la Vie Consacrée prétend être un laboratoire. Elle ouvre la voie à une nouvelle cosmovision, un nouvel éco-œcuménisme, avec lequel, intuitivement, la théologie féministe se sent très engagée<sup>3</sup>.

Je veux, précisément, assumer dans ces pages, à travers cette relecture triadique, des intuitions de la théologie féministe, lorsqu'elle nous invite à une nouvelle compréhension du mystère trinitaire depuis le féminin.

Ce sont là, donc, les présupposés herméneutiques que j'adopte pour réfléchir, avec vous, sur la thématique de cette rencontre : Trinité, kénose et culture andine (en langage andin, je parlerais d'Ayni, réciprocité).

#### **De l'autosuffisance à la relation.**

Les maîtres du soupçon (Nietzsche, Marx et Freud) ont dénoncé opportunément notre image inconsciente du Dieu tout-puissant et autosuffisant, comme une projection, une aliénation et, en même temps, une tentation permanente. Les paganismes ne sont pas les seuls à être tombés dans ce piège, loin de là. Aujourd'hui encore existe, principalement dans les religions du livre<sup>4</sup>, une vision monolithique rigide et statique du monothéisme, dans le Judaïsme et l'Islam, mais également dans le Christianisme. Cette image de Dieu est, sans aucun doute, le reflet du modèle patriarcal appliqué à Dieu. La dite image continue à dominer notre liturgie elle-même. Nous nous adressons à un Dieu lointain et installé dans son pouvoir solipsiste, essayant de le gagner à notre cause par nos mérites et nos supplications.

#### *Le Dieu trinitaire.*

Notre foi trinitaire dénonce radicalement cette image infantile pour nous proposer la vision d'un Dieu pure relation de réciprocité. Mais cette affirmation entraîne plusieurs conséquences dramatiques pour notre image spontanée de Dieu et notre relation avec Lui, dans la culture occidentale dominante. Je ne suis pas du tout certain que les chrétiens

---

<sup>3</sup> Voir Alicia Puelo : Éco féminisme pour un autre monde possible. 2011.

<sup>4</sup> Marc Ellis: Unholy Alliance. Religions and atrocity in our times.

eux-mêmes ayons ne fut-ce que commencé à l'assumer et à l'intégrer dans notre expérience religieuse.

En effet, si Dieu est relation de personnes, il est nécessairement en manque de l'autre, c'est à dire, le contraire de l'autosuffisance. Bien plus encore : il se présente comme le Dieu inachevé, libre et volontairement vulnérable à l'autre.

*La création comme espace de relation.*

Dans la vision biblique, la création se sépare de et, en même temps, est unie à Dieu par la médiation de la Parole. Dans la vision sacerdotale du premier chapitre du livre de la Genèse, la Parole créatrice est, apparemment, unilatérale et péremptoire (« qu'il y ait et il y eut »). Cependant, pour reprendre l'intuition de Buber, depuis le début, cette Parole s'adresse à chaque créature comme à un « tu » implicite, s'ouvrant ainsi à la réciprocité.

Dans la version Yahviste du chapitre 2, ceci s'explique pleinement. Suite à un colloque solitaire avec lui-même, et, d'une certaine façon, grâce au premier « péché », le Dieu de la Parole cherche et entame un dialogue avec l'humanité d'Adam et Eve, et même avec le mal. A partir de ce moment, Satan lui-même devient partenaire du dialogue et réapparaîtra en de nombreuses occasions dans les Ecritures, en un mystérieux colloque avec Dieu et avec le Christ.

C'est Jean, dans son prologue, qui nous offrira l'ultime révélation de cette relation par la Parole. Pour lui, et pour nous, la Parole « est » Dieu, tout en étant « face » à Dieu<sup>5</sup> (auprès de Dieu).

\*

*Une fois encore, en catégories andines, nous dirions un Dieu « Ayni ».*

\*

*La création comme « limite » de Dieu (Simone Weil).*

Créer, pour la Bible, c'est séparer et limiter chaque créature pour permettre aux autres, non seulement d'exister, mais encore, et essentiellement, de parler et dialoguer entre elles et, finalement, avec Dieu lui-même. Simone Weil affirme que, dans la création, Dieu s'autolimite, se retire d'une certaine manière (le septième jour est encore actuel, selon l'épître aux Hébreux), pour permettre à ses créatures d'entrer dans la logique du colloque

---

<sup>5</sup> Jean1, 1

créateur. Pour elle, même, l'existence du mal est, d'une certaine façon, la preuve la plus indiscutable de ce Dieu autolimité. Satan, comme témoin du Dieu Parole !<sup>6</sup>

\*

*Dans la cosmovision andine, les forces du mal, situées dans le « monde d'en bas » sont partie indispensable de ce dialogue cosmique permanent entre opposés.*

\*

Dieu vulnérable, Dieu inachevé et autolimité, parce qu'engagé éternellement, dans la réciprocité pour faire de nos relations le mouvement même de la divinité : c'est là que réside l'insupportable scandale chrétien qui conduisit un jour les nazaréens à vouloir précipiter dans le ravin leur compatriote Jésus<sup>7</sup>, ou, une autre fois, les disciples, écoutant le discours sur le pain de Vie<sup>8</sup>, à ne plus vouloir le suivre. Et nous, allons-nous supporter ce Dieu, si toutefois nous l'avons compris ?

## **II Incarnation et kénose du Dieu trinitaire.**

Assis au bord du puits de Jacob, conversant avec la femme samaritaine<sup>9</sup>, Jésus nous fait la révélation la plus nouvelle et intégrale de « son » Dieu : « Si tu savais le don de Dieu ! ». Je ne crois pas manipuler le texte de Jean si j'élargis cette affirmation en disant : « Si tu savais que Dieu EST don ! ». C'est le sens de toute la première épître de Saint Jean, quand elle décline sur tous les tons son « Dieu EST amour ».

Tout disciple, homme ou femme, quand il écoute, voit et accompagne Jésus, en arrive même à la conclusion que Dieu n'est « QU'AMOUR ». Il n'y a rien de plus ou de moins, dans le Dieu de l'Évangile, que l'AMOUR. Cela signifie que, quand Dieu « donne », il ne peut que « se donner » lui-même (puisqu'il n'a que lui-même comme cadeau). Et s'il en est ainsi, il nous faut conclure, finalement, que quand Dieu « se donne » il ne peut que « se donner totalement ». C'est la formidable densité du mystère sacramentel de l'Église. Dieu ne peut pas s'offrir peu à peu, car Il ne serait pas AMOUR. Il ne peut pas non plus nous offrir des « choses », puisqu'Il nous a déjà tout donné dans la création et en son Fils Jésus.

C'est de cette manière que j'accueille le mystère de l'Incarnation comme la révélation nécessaire, ultime et définitive de la Trinité : Dieu qui se donne et se donne totalement depuis toute éternité et pour toute l'éternité. N'est-ce pas, peut-être, le sens plénier de

---

<sup>6</sup> Simone Weil: La Pesanteur et la Grâce.

<sup>7</sup> Luc4.

<sup>8</sup> Jean6.

<sup>9</sup> Jean4.

ce « grâce sur grâce » qui conclut le prologue du quatrième évangile? L'Incarnation revient à être, alors, l'éternelle « kénose du Dieu trinitaire » en Jésus nazaréen et en toute la création, pour toujours. Ce processus kénotique n'a pas de fin, puisque, en Christ, Dieu a choisi de planter sa tente parmi nous, non pour un temps, mais pour toujours<sup>10</sup>.

Quand Jésus, avant de mourir sur la croix, crie ce terrible verset du psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », comment interpréter le silence du Père ? A partir de sa propre impuissance confessée dans l'impuissance du Fils ! La mort de Jésus en croix n'est pas une erreur du Père. C'est sa propre mort volontaire, assumée, jointe à celle du nazaréen sur la croix.

Cette fresque trinitaire sublime, en outre, débouche dans l'être de chaque croyant, de chaque être humain, dignement représenté par la femme samaritaine. La source de cette constante kénose, d'où déborde éternellement l'eau vive de l'Esprit, est la personne elle-même<sup>11</sup>.

*L'Incarnation, événement historique ou théophanie permanente ?*

L'avènement, la vie et la mort de Jésus de Nazareth, que nous appelons Christ, dans l'histoire, n'est plus mise en doute par personne et, pour nous chrétiens, c'est même l'événement le plus important de toute l'histoire humaine, que nous confirmons par notre foi dans la résurrection. Mais, cet événement contient-il, à lui seul, la totalité du mystère de l'Incarnation ? Ne nous faut-il pas amplifier notre regard depuis ce point historique ? C'est précisément ce à quoi nous oblige notre foi pascale.

Dans la perspective d'une théologie évolutive, il nous convient, plutôt, de considérer l'Incarnation comme un processus continu et progressif, une « théophanie » ou « christophanie », comme l'appellerait Raimon Panikkar<sup>12</sup>. Ce mouvement de révélation progressive, presque photographique, de la divinité, traverse la réalité créée toute entière depuis son origine, et n'arrive jamais à sa fin historique.

Même si la révélation historique, nous dit-on, est achevée avec le dernier livre du Nouveau Testament, l'Incarnation, comme mystère enveloppant, demeure en processus, dans le cœur de l'histoire et de la création qui souffre les douleurs de l'enfantement. C'est ce que suggère Paul<sup>13</sup>. Nous prenons part, tous et toutes, à cet enfantement, au même niveau et en communion avec le cosmos tout entier. Quant à moi, je lis les épîtres de la Captivité (Colossiens et Ephésiens), comme une immense christophanie qui peu à

---

<sup>10</sup> Jean1, 16

<sup>11</sup> Jean4, 14.

<sup>12</sup> Raimon Panikkar : La plénitude de l'homme : une christophanie. 1999.

<sup>13</sup> Romains 8.

peu envahit l'univers. Dans cette vision, m'accompagne aussi l'intuition géniale d'un Teilhard de Chardin.

### *Kénose trinitaire et Incarnation.*

Revenons à ce Dieu trinitaire qui se donne totalement et en permanence. L'Incarnation, dans l'histoire de la Création, est l'expression parfaite et totale de ce don absolu. Dans la Création-Incarnation, la kénose, l'abaissement de Dieu, se fait chair. Il ne s'agit pas seulement de la kénose du Christ. Sans cette source dans le don trinitaire, l'Incarnation christique serait une simple promenade anecdotique, à la manière des dieux de l'Olympe grec. Mais, sans l'Incarnation historique de Jésus de Nazareth, jamais nous ne pourrions, non plus, atteindre ni prendre part au Dieu AMOUR en notre propre chair.

Abaissement trinitaire du Père dans le Fils et du Fils dans le Monde par l'Esprit : tel et le sens absolu de l'Incarnation, comme la présente Saint Jean dans son prologue et dans le chapitre 17 de son évangile. Ces deux textes signent aussi bien l'humanité originaire de Dieu, comme la divinité en processus dans l'humanité, enveloppée de Monde.

Les chrétiens d'Orient affirment que la croix du Christ est dans le cœur du Père dès avant la création et Pascal proclame que le Christ souffre sur la croix jusqu'à la fin du monde, même ressuscité et glorifié : deux icônes géniales de cette incarnation cosmique-historique sans commencement ni fin.

La Trinité a besoin de la Création-Incarnation pour se révéler. Celle-ci, à son tour, révèle la vocation trinitaire de l'humanité et du monde : la kénose, l'abaissement, le dépouillement réciproque ! Comme le Père se vide dans le Fils et celui-ci dans le Monde, ainsi notre vocation divine est de nous vider, dans une réciprocité universelle, interpersonnelle, interculturelle, inter-genre et inter-cosmique.

A manière de synthèse, cette kénose dit l'éternité de Dieu dans son mouvement oblatif. Il ne s'agit pas seulement d'un moment, d'une inspiration surprenante, d'une parenthèse. La kénose est la « gloire » de Dieu. C'est ainsi que j'interprète l'expression célèbre de Saint Irénée : « la gloire de Dieu c'est l'être humain vivant et la vie de l'être humain c'est la vision de Dieu ».

### **III Réciprocité trinitaire.**

L'unité du Dieu trinitaire est la conséquence du mouvement perpétuel de solidarité mutuelle entre les trois personnes. Le Père sans le Fils ne serait pas Dieu et réciproquement. C'est le mouvement éternel de leur relation qui les unit et nous révèle Dieu. Et cela même est le mystère de l'Esprit-Mouvement.

*« Engendré non pas créé ».*

Pour que cela soit, d'une certaine façon, une fois encore, une « limite » en Dieu lui-même est nécessaire, d'où est engendrée la différence. Le Père n'est pas le Fils. Cette carence ontologique en Dieu, rend vitale la différence comme source du divin en processus d'échange infini.

Avec une intuition audacieuse, notre Credo utilise cette formule paradoxale : « engendré, non pas créé » pour parler du Christ dans le mystère trinitaire. La Trinité nous situe dans une perspective d'engendrement. Dieu est celui qui engendre et est engendré par une réciprocité infinie de différences, puisqu'il n'a ni début (non créé) ni fin (son Royaume n'aura pas de fin).

C'est là que l'intuition de la théologie féministe acquiert un sens capital, en faisant de l'Esprit le lieu de cette réciprocité dans laquelle est incluse, depuis l'origine, la création toute entière en voie de christification, c'est à dire de déification. La Rhua qui plane sur le chaos originaire est, d'une certaine manière, la grande matrice maternelle du Dieu « différent ».

C'est pour cela que je préfère ne pas identifier le féminin ou le masculin avec l'une ou l'autre des trois personnes, ce qui continuerait à être un anthropomorphisme étroit de type patriarcal. C'est la mutualité divine qui intègre, en un seul mouvement, le féminin et le masculin, la différence, dans le Dieu engendré, non pas créé, comme dans une chorégraphie éternelle.

*Différence, esprit, obéissance mutuelle et croissance.*

La foi trinitaire a donné à la différence, sous tous ses aspects (incluant la différence entre le bien et le mal, comme le prétend la spiritualité andine ?), catégorie divine. Peut-être est-ce là le lieu spécifique de l'Esprit ? Dans le mystère trinitaire c'est Lui, le Paraclet, qui « fait » la différence entre le Père et le Fils. Ce même Esprit prolonge la garantie de la différence dans toute la création, depuis son origine, nous incluant ainsi nous-mêmes, humanités divinement différentes, dans le cœur de la Trinité. Cette différence est le vecteur de la divinité ; il n'en est pas ainsi de la fausse unicité, excluante et inerte. Par conséquent, si nos différences sont le lieu, l'espace du divin, notre inachèvement, est, en même temps, la condition de notre véritable plénitude.

Intégrer la différence dans le mouvement de notre divinisation implique, par conséquent, une profonde expérience de mutuelle dépendance libératrice, d'obéissance mutuellement créatrice de nouveauté. C'est ainsi qu'Isaïe et, après lui, l'Apocalypse, peuvent dire : « je

fais toute chose nouvelle ». Ce n' est possible qu'à partir de la différence assumée et transformée par l'amour.

Il est fondamental de situer le ministère du leadership (en particulier dans la communauté croyante) dans cette dynamique de mutuelle dépendance créatrice, de kénose obéissante. L'Évangile nous propose deux paraboles de cette kénose propre au pasteur, homme ou femme. Il s'agit, en premier lieu, de Jean Baptiste, cherchant à diminuer pour que « l'Autre » croisse. Le leadership devient, alors, écoute amoureuse de la « voix de l'ami » dans les sœurs et les frères et les communautés, face auxquelles on assume une spiritualité d'abaissement fécond. Mais l'icône paradigmatique de ce leadership kénotique est, bien évidemment, Jésus lui-même, le maître dépouillé de lui-même qui lave les pieds de ses disciples.

Quand je parle de différence(s), je pense au « genre » sous ses multiples variantes, mais également aux contrastes culturels et religieux, aux différences de générations et, plus largement à cette différence personnelle ontologique, quelle que soit la culture, qui fait de chacun et chacune de nous, des êtres uniques dans notre divine fragilité.

Pour le ministère du leadership, la fragilité croissante des institutions, des personnes et des communautés, est considérée, presque toujours, comme une fatalité. Elle doit être neutralisée, de façon urgente, par des politiques compensatoires de sauvetage : pastorale agressive, recours d'urgence à des alternatives mondaines etc. Cette manière de voir est-elle évangélique ?

\*

*A partir de mon expérience personnelle, je peux rendre témoignage du contraire. Tout d'abord, contrairement à l'opinion des « sages », nous avons choisi un lieu d'implantation extrêmement exposé : quant au climat, à l'altitude, à la pauvreté et à la culture très réfractaire au discours chrétien. Nous avons opté, consciemment, pour la fragilité. Mais nous ne savions pas jusqu'à quel point le Seigneur allait nous prendre au mot.*

*Après quelques années d'apparente fécondité vocationnelle, tout notre rêve institutionnel s'est effondré. Seuls deux moines sont restés à se regarder face à face en se demandant : que faisons-nous ? Nous avons choisi la confiance et nous avons décidé de continuer. De cette fragilité « limite » a surgi l'expérience la plus prophétique de la Providence. Nous n'avons rien fait pour « sauver » la barque.*

*Les bonnes nouvelles nous sont arrivées toutes seules, venues d'où nous ne les attendions pas. Un jeune couple est apparu qui demandait de partager notre aventure. Puis plusieurs*



*femmes sont arrivées et ont voulu planter leur tente avec nous, nous obligeant à une créativité inédite : penser une communauté bénédictine contemplative mixte.*

*Aujourd'hui nous continuons à être plus fragiles que jamais, mais nous expérimentons une surprenante fécondité, à la manière « différente » du Dieu trinitaire, très loin de nos catégories.*

\*

Le ministère du leadership consiste à croire, à avoir confiance et à permettre la fécondité providentielle et surprenante de la fragilité. Non à la neutraliser.

Les mystiques nous ont habitués à ce paradoxe typiquement chrétien : le « Tout » c'est le « Rien » et inversement. Dans cette perspective, la communion, objet de cette rencontre, n'est pas une utopie de toute-puissance partagée, mais la condition de notre processus de kénose divine. En elle (la communion) s'embrassent mort et vie.

#### **IV Les vœux et le couple au cœur de notre déification kénotique.**

La théologie des vœux et celle du couple reflètent cette intuition kénotique d'une mutuelle dépendance libératrice. Chacune affirme la vulnérabilité de nos relations, la relation dans la vulnérabilité. C'est comme si nous proclamions, dans une polyphonie anthropologique (couple, célibat, pauvreté et obéissance) : « j'ai besoin de toi et de vous (homme et femme) pour « être », et je veux exister avec toi, avec vous, pour que tu sois un « tu » avec moi, avec nous ». Ce cri est lancé aussi bien à nos frères et sœurs en humanité, qu'au Dieu-Relation lui-même.

*La communion comme risques de vulnérabilités.*

Contrairement à ce que nous pensons spontanément, la communion, utopie communautaire par excellence, ne consiste pas en la fin des difficultés et des brèches entre nous. C'est, au contraire, le fruit de la décision de partager nos vulnérabilités, fragilités et blessures, dans le mouvement d'une confiance trinitaire entre nous.

Il faut relire notre espérance de communion avec la clé de la réciprocité des libertés qui se risquent à révéler leur vulnérabilité.

*Le drame de l'individualisme.*

En revanche, c'est la « théologie de Satan » qui nous menace toujours de manipuler la vérité. Le « serpent » tente de nous convaincre du mythe de l'autosuffisance, de la fausse plénitude de « l'ego ».

Ce mensonge a toujours besoin de la dissimulation de notre réalité vulnérable, de son maquillage absurde et ridicule, en une concurrence de « soi-disant » forces antagoniques (les différences). La violence serait alors, la seule manière d'acquérir l'indépendance illusoire. Cette violence n'a qu'un seul but : l'élimination de l'autre. La crise des couples et des communautés provient de la débâcle de la théologie de Satan, l'individualisme compétitif antitrinitaire.

*Une option communautaire pour les pauvres et la pauvreté concrète.*

La préférence évangélique pour les pauvres et la pauvreté concrète n'est pas de type idéologique. Elle est de nature théologique. Ce n'est qu'à partir des victimes, de leurs blessures, qui sont les nôtres, que nous pouvons visualiser qui est le Dieu ontologiquement pauvre parce qu'éternellement vidé de lui-même. Personne n'est plus pauvre que Dieu, en ce sens. Les pauvres et la pauvreté concrète nous rapprochent de sa divine pauvreté. Notre vœu de pauvreté n'est pas seulement pragmatique, idéologique ni ascétique en soi. Il est de nature théologique. Il est donc une invitation universelle aux hommes et femmes qui cherchent la vraie communion.

*Le couple et le célibat comme options contrastées pour la carence amoureuse de Dieu.*

Le Dieu volontairement autolimité nous invite à renoncer à toute illusion de quête d'une plénitude factice dans l'autre, y compris la illusion ingénue de complémentarité entre différents, prétendant boucher ainsi tous les trous. Cette tentation est le plus souvent le motif d'échecs dans le couple.

La communion n'est pas plénitude mais fécondité partagée du désir. Le célibat est l'option consciente radicale de consentir au manque qui nous déchire et à partir duquel nous pouvons soupirer pour l'autre humain, et, en lui, pour « l'Autre ».

Le Dieu époux dont parlent les prophètes, est, avant tout, le Dieu en manque par amour, celui qui désire infiniment sa créature, avec laquelle il cherche à s'incarner dans un désir jamais pleinement réalisé. Le célibat est quête intense de l'aimé qui fuit, soif et gémissement réciproques de l'Amant d'humanité et de l'amant de divinité. Il nous laisse dépourvus et féconds à la manière du Dieu AMOUR. Communion dans la carence féconde et partagée : là réside le sens théologique du célibat consacré et du couple selon la perspective évangélique.

*Obéissance et kénose*

Finalement, la mutuelle et féconde dépendance libératrice, qui caractérise la dynamique trinitaire, s'incarne, pour nous, hommes et femmes consacré(e)s, ou en couple, dans cette

folie de l'obéissance. La communion kénotique que nous décidons en liberté d'interdépendance, met le projet commun de création réciproque et d'incarnation de la communauté dans l'histoire, au-dessus des aspirations de notre ego.

\*

*A partir de la perspective andine, qui nous inspire ici, il nous faudrait, alors, comprendre les vœux et la vie de couple (en aymara Chacha-Warmi) comme une option pour l'harmonie de l'univers entier. De cette harmonie, le couple humain et la communauté sont responsables. Ils ont la mission de la créer, de la préserver ou de la restaurer quand elle a été brisée. Tel est le sens de la ritualité dans les Andes. Toute communauté s'incarne dans cette réciprocité symbolique au cœur du monde. Ce que les andins appellent el SUMA QUAMÑA en aymara ou l'ALLIN KAWSAY en quechua, c'est-à-dire la VIE EN PLÉNITUDE, consiste à prendre soin et à restaurer sans cesse l'harmonie universelle par la symphonie de nos différences.*

Fr. Simon Pierre Arnold o.s.b.